

MARTOR



Title: "Des amis partout"

Author: Roxana Doxan

How to cite this article: Doxan, Roxana. 2003-2004. "Des amis partout" *Martor* 8-9: 70-78.

Published by: *Editura MARTOR* (MARTOR Publishing House), *Muzeul Țăranului Român* (The Museum of the Romanian Peasant)

URL: <http://martor.muzeultaranuluiroman.ro/archive/martor-8-9-2003-2004/>

Martor (The Museum of the Romanian Peasant Anthropology Journal) is a peer-reviewed academic journal established in 1996, with a focus on cultural and visual anthropology, ethnology, museum studies and the dialogue among these disciplines. *Martor Journal* is published by the Museum of the Romanian Peasant. Interdisciplinary and international in scope, it provides a rich content at the highest academic and editorial standards for academic and non-academic readership. Any use aside from these purposes and without mentioning the source of the article(s) is prohibited and will be considered an infringement of copyright.

Martor (Revue d'Anthropologie du Musée du Paysan Roumain) est un journal académique en système *peer-review* fondé en 1996, qui se concentre sur l'anthropologie visuelle et culturelle, l'ethnologie, la muséologie et sur le dialogue entre ces disciplines. La revue *Martor* est publiée par le Musée du Paysan Roumain. Son aspiration est de généraliser l'accès vers un riche contenu au plus haut niveau du point de vue académique et éditorial pour des objectifs scientifiques, éducatifs et informationnels. Toute utilisation au-delà de ces buts et sans mentionner la source des articles est interdite et sera considérée une violation des droits de l'auteur.

Martor is indexed by EBSCO and CEEOL.

Des amis partout

Roxana Doxan
Grèce

Je suis partie en 1978 un an après que l'on ait arrêté Radu [Radu Portocală]. Ils l'ont arrêté en 1977 et l'ont *soi-disant* expulsé quelques mois après l'avoir arrêté¹. Heureusement Radu avait la plus grande partie de sa famille en Grèce. Il a profité du fait que l'un de ses oncles travaillait au ministère des affaires étrangères d'Athènes, son père aussi travaillait déjà en Grèce, enfin... Il a été «invité» tout à fait légalement par l'institut Pasteur pour un an. Et quand ils ont arrêté Radu, son père a décidé que, dans ces conditions, il ne retournerait plus au pays. Radu pouvait profiter du fait qu'une partie de sa famille était là-bas et pouvait l'aider et le sortir de cette situation, il a alors décidé de partir en Grèce. Pour ma part, j'ai moi aussi décidé de partir du pays. J'ai fait une demande de mariage et une demande de départ en vue de ce mariage. Il est parti en juin 77 et moi je suis partie en juillet 78 - ils m'ont laissé partir en 78. Ils m'ont considéré comme *persona non grata* au musée (Musée National d'Art) au moment de ma demande de départ. Je n'avais plus la permission de travailler dans mon bureau au musée et je n'avais plus que la permission de venir pointer au début et à la

fin de la journée. Durant l'année avant mon départ, j'allais le matin au musée puis je flânais dans les rues ou bien j'allais au Patrimoine - un bâtiment sans aucun intérêt. Finalement je peux dire que je suis partie dans des conditions «lé-gales», en train, car ils ne m'ont pas permis de partir en avion. Quand ils m'ont donné l'approbation, était mentionné comme point de frontière de sortie du pays : *Giurgiu* alors que j'aurai préféré que ce soit *Otopeni*. Ce n'était pas possible. J'aurai aussi préféré aller en avion. Ce n'était pas possible. Et bien sur tu ne demandes pas pourquoi quand tu veux partir. Je suis donc partie en train. J'ai eu la permission de prendre avec moi un certain nombre de kilos de bagages qui ont tenus dans trois valises et j'ai réussi à y ajouter une paire de skis. Je suis arrivée à Athènes fin juillet mais je n'ai pas eue la permission d'emmener mes valises. J'avais gardé avec moi un petit sac dérisoire en plastique. Et à mon arrivée à Athènes après deux jours de voyage en train à travers la Bulgarie et la Grèce, je n'avais absolument plus rien avec moi. J'étais partie avec un sandwich ou deux pour avoir de quoi manger et un petit mouchoir. Mes bagages

¹ On a considéré que l'histoire de Radu est trop intéressante pour l'expédier dans une simple note de soussol. C'est pour cela que nous l'avons ajouté à la fin du texte de Roxana.

devaient arriver quelques jours après moi alors j'étais obligée de m'acheter une foule de choses de première nécessité dès le début. Quand je suis allée prendre mes bagages par cette chaleur de juillet en Grèce, je me suis trouvée encombrée de trois valises et d'une paire de skis.

Nous avons été obligés de nous marier à l'ambassade roumaine d'Athènes, sans aucun faste, par Ion Brad qui était à l'époque ambassadeur de Roumanie à Athènes et qui a été absolument macabre de même que l'atmosphère de l'ambassade roumaine avec un groupe de *camarades* qui officiaient. En fait l'ambassadeur assistait à cette chose et je crois que le consul a officié avec l'écharpe tricolore sur la poitrine... C'était tout à fait surréaliste, tu te rends compte. Après ce mariage, nous avons commencé à revenir à nous. Pour moi c'était très difficile car je n'avais aucun rapport avec ce pays. Je ne pigeais rien en grec. Pour Radu ça fut plus facile parce que sa mère parlait plus ou moins couramment le grec et lui avait déjà été en Grèce donc ce n'était pas si dur pour lui. Je crois que même un jour en Grèce compte dans ce genre de situation, or moi, je n'avais encore rien à voir avec ce pays, je n'avais jamais été là-bas et ça c'était plus qu'exotique.

Nous avons essayé de faire quelque chose mais c'était très difficile car nous avions encore un statut non-déterminé, c'est à dire que nous n'étions pas des citoyens grecques, nous avions encore le passeport roumain donc c'était très difficile, nous n'avions même pas le droit de travail, nous avions seulement un droit de séjour qu'il fallait prolonger tous les trois mois. Ensuite, il fallait le prolonger tous les six mois, que nous le voulions ou non, il fallait aller à la police pour «nous faire prolonger». Mais nous avons fait assez vite les formalités de demande de citoyenneté grâce au fait que les parents de Radu étaient d'origine grecque. Ce fut résolu en trois ans. Seulement alors j'ai reçu l'approbation formelle de citoyenneté. Les formalités durèrent encore un an, ce qui était extrêmement rapide à l'époque. Malgré toutes tergiversations, obtenir

la citoyenneté en quelques années n'était pas habituel.

Durant cette période, j'ai fait toutes sortes de choses, c'est à dire du baby-sitting ou de la distribution de publicité au carrefour des rues, toutes sortes de choses en effet pour pouvoir gagner un peu de fric et me débrouiller. Le baby-sitting, je l'ai fait en anglais. Les enfants n'avaient pas besoin d'être tracassés en anglais alors je leur apprenais à dessiner et toutes sortes d'autres choses qui n'ont besoin d'aucune langue et on se débrouillait. J'ai fait ce genre de boulots jusqu'au moment où j'ai obtenu la citoyenneté. J'ai même travaillé dans un bureau d'avocats où je rédigeais des lettres en français, officielles, parce qu'ils travaillaient pour diverses firmes qui avaient besoin de *copyright* pour certains produits et c'était une chose simple à apprendre et une fois habituée, tout marchait comme sur des roulettes. J'ai fait aussi d'autres trucs mais, finalement, trois ans, ce n'est pas beaucoup. Quand tu as besoin de quelque chose c'est long mais en y repensant après coup, ce n'est pas grand chose.

Quand nous avons reçu nos passeports, nous sommes partis à Paris. Nous sommes passés chez Matei en Suisse puis nous sommes allés à Paris. On voulait voir de quoi il s'agissait là-bas. C'était des vacances mais en même temps nous voulions voir si nous pouvions faire quelque chose là-bas, parce qu'en Grèce c'était assez difficile. Sans connaître la langue très bien, tu ne pouvais trouver aucun job et tu ne pouvais faire autre chose que des petites improvisations et peut-être comme tout Roumain qui rêve d'aller à Paris, au moment où nous avons eu un passeport nous y sommes allés. Radu s'est inscrit à une école de relations internationales et je me suis inscrite au master. Son école était payante mais la mienne, la Sorbonne, n'était pas payante. J'y suis restée de cette manière pendant deux ans, entre 84 et 86. J'ai fait le master et le D.E.A. mais à vrai dire pas à la Sorbonne mais à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes parce qu'il y avait un accord avec la Sorbonne pour ce que je voulais faire, et



après ça je suis partie de Paris et Radu est resté. Je suis retournée en Grèce. J'ai passé de l'histoire de l'art à l'illustration en archéologie.

Je suis rentrée de Paris en automne et je voulais chercher un travail pour avoir de quoi vivre. Grâce à une très bonne amie à moi, qui était en fait une tante de Radu qui travaillait à l'Institut Allemand d'Archéologie, je suis entrée pour reproduire à l'encre de chine des dessins fait par des autres. Je n'avais absolument aucune qualification, aucune connaissance, aucun penchant... J'avais suivi à la faculté quelques séances dérisoires de technique plastique mais tu es parfois dans la situation où quelqu'un te demande si tu sais faire un truc et tu ne peux pas lui dire que tu ne sais rien du tout, tu dis oui, parce que tu as besoin de fric ; c'est très simple et très clair. J'ai rencontré le directeur de l'In-

stitut d'Archéologie qui était un type extraordinaire et qui, après avoir travaillé deux semaines en faisant des dessins à l'encre de chine, il m'a demandé si j'avais le courage d'aborder un projet très important. Il s'agissait de plus de mille idoles mycéniennes qu'il a découvertes à Tryrins ; il voulait publier ce travail et il avait besoin que toutes ces choses soient dessinées. Je lui ai bien sûr dit que j'avais le courage mais je ne connaissais absolument rien. Les objets se trouvaient dans un dépôt à Tryrins et je lui expliquais en deux mots que je n'avais jamais vu une idole mycénienne de ma vie, que je ne savais pas ce que ça représentait et que je ne savais pas dessiner, non seulement des idoles mycéniennes mais rien d'autre non plus ! Mais il fut très gentil et généreux et, pendant une semaine, chaque soir à l'Institut allemand, il m'a appris à dessiner et dès

lors, six étés je suis partie à Nauplion, parce que le siège de l'Institut Allemand n'était pas à Tryrins, où il y avait des fouilles plus anciennes, mais à Nauplion. Je suis restée à Nauplion, et j'allais à Tryrins où j'ai dessiné plus de mille idoles mycéniennes. Et c'est ainsi que je suis arrivée à faire des illustrations en archéologie. C'est à dire tout à fait par hasard. Absolument par hasard aussi, j'ai commencé à travailler avec l'École Américaine et peu de temps après je travaillais ainsi en parallèle. Avec l'École Américaine, j'ai commencé à travailler pour Lerna. Je travaillais autant pour les uns que pour les autres. J'ai commencé ensuite à aller aussi sur d'autres fouilles. Entre temps, le directeur de l'Institut Allemand est passé dans l'autre monde au moment même où je terminais de dessiner la dernière idole ; il avait une tumeur à la tête et il est mort, j'en terminais pour ma part avec ce travail de six ans qui fut énorme. Il est en train d'être publié seulement maintenant parce qu'est venu enfin un type et capable et avec l'enthousiasme nécessaire, que nous aimons et en qui nous avons confiance. Il va faire une thèse de doctorat, il va publier exactement ce que l'autre voulait faire au moment où il m'a demandé si je voulais participer au projet. Dès lors, j'ai commencé à travailler sur beaucoup de fouilles, c'est à dire que j'allais effectivement des unes aux autres. Je n'ai pas eu besoin d'aucune sorte de publicité parce qu'il s'agissait de son nom et que lui m'avait appris à faire ce que je faisais. De cette manière, il faut avouer que j'ai eu toutes les portes ouvertes et j'ai continué. Il est nécessaire aussi d'avoir un peu de talent je suppose, à vrai dire pas précisément du talent mais plutôt vaincre toute tentation de faire un dessin ordinaire et avoir la force de faire un dessin tout à fait particulier qui ne ressemble à rien d'autre, c'est à dire une question stricte de dimensions. Après ça, pour les reconstitutions, on a peut-être besoin d'un peu de talent, mais le dessin primaire c'est le dessin de l'objet. Tu as besoin d'une personne qui t'enseigne et des années d'expérience, c'est à dire que maintenant je me rends compte,

après plus de 15 ans que je fais ça, qu'il s'agit de beaucoup d'expérience. Plus tu as l'occasion de te rendre dans de nombreux endroits, meilleur c'est ; moi j'ai eu la chance d'aller du nord au sud et de l'est à l'ouest de la Grèce, donc j'ai trouvé différentes fouilles des différentes périodes et ainsi je peux dire que je couvre les périodes du néolithique jusqu'au 20^e siècle, parce que j'ai traité en dehors des matériaux sortis des fouilles, je ne sais pas comment on dit, *survey*. Il s'agit d'une recherche de surface, on peigne une aire très délimitée, on utilise généralement des cartes militaires donc très très détaillées et on peigne avec des groupes de jeunes, notamment avec des étudiants, une portion d'une période précise. Et chaque objet trouvé est ramassé. Après quoi ils sont triés, on jette ceux qui sont inutiles, on garde ceux qui sont vraiment capables de donner une information quelconque et après ça ils sont étudiés par le spécialiste de la période et on les publie. Donc tu as à faire à des choses de toutes les périodes sur cette zone, ainsi je peux dire qu'en travaillant sur trois *surveys* en Grèce, j'ai eu l'occasion de travailler sur des objets d'absolument toutes les périodes historiques et ça c'est une expérience absolument vitale. J'ai eu de la chance et j'aime beaucoup ce que je fais parce que j'ai découvert un truc qui me correspond et qui est en plus fascinant et j'ai dépassé la phase du dessin primaire et je peux faire des reconstitutions et ça c'est déjà le côté le plus intéressant. Et le fait de ne pas appartenir à aucune école ou aucune institution n'a pas d'importance, de faire *free lance* et de pouvoir aller dans des endroits très différents, ça a été extraordinaire. C'est un numéro d'équilibriste permanent. Mais les satisfactions sont sur mesure alors que le fait de rester enfermée dans un bureau serai pour moi un cauchemar. Ce qui me paraît être l'une des plus tristes choses possibles. D'aller de Crète à Salonique, à Lemnos, à Samos, à Rhodes, toutes sont les unes plus belles que les autres, tu te dis que ça vaut la peine de faire ce numéro d'équilibriste chaque jour, que tu ne sais pas effectivement ce que tu feras de

main ; peut-être que seulement avec les Américains j'ai disons une sorte de contrat, plus ou moins quelque chose d'écrit, je suis sur la liste de staff permanent, mais il y a beaucoup de chose qui sont *gentlemen agreement*. C'est à dire que s'il a par exemple un mal de dents demain, et qu'il ne vient plus d'Amérique et que l'engagement tombe, l'entente n'existe plus. Et comme on prend l'argent de beaucoup d'endroits - en général tous ces projets sont financés par les uns ou les autres, fondations, facultés - on risque de rester sans argent et alors le travail s'arrête. C'est un risque de chaque jour. Mais tu l'assumes parce que la récompense est extraordinaire. Et tu vois ce que sort de ta main car heureusement on publie beaucoup, et c'est merveilleux !

Quand je suis arrivée en Grèce, je ne connaissais personne mais, une fois entrée à l'Institut Allemand, j'ai commencé à connaître pas mal de monde, pour la plupart des Allemands, puis à l'Ecole Américaine, le personnel américain, les étudiants et professeurs Américains et alors je suis entrée dans des mondes différents. J'ai eu aussi à faire aux Grecques et alors, des uns aux autres, je suis entrée sans effort dans différents mondes d'amis. Ils sont venus d'eux même en s'entremêlant. Des relations d'amitié comme en Roumanie, ça existe, car n'oublie pas quand même que *Grèce* signifie *Balkans*. J'ai beaucoup d'amis, et Grecques, et Allemands, et Américains, très proche. Certes certains ne sont pas là si je leur téléphone pendant la nuit si j'ai besoin d'un médicament ou que j'ai mal aux dents mais ils sont des gens sur qui je peux compter. Et je crois que ça m'a été plus facile de me faire ces amis proches parce que la manière dont nous vivons est spéciale. Quand je vais dans un endroit avec les gens avec qui je travaille et avec qui je passe 24 heures sur 24, il y a d'autres liens qui se forment, autres que ceux que tu peux avoir avec des gens avec qui tu vas dans un endroit en restant deux heures puis tu rentrez à la maison pour t'occuper de tes affaires. Tu travailles, on boit, on parle, on s'engueule, on s'injurie, on

s'aime, et ainsi de suite, pendant deux mois et toutes ces choses te lient. Ce ne sont pas des relations comme j'avais ici avec les amis avec qui j'ai passé l'enfance ou l'école. Mais ce sont des relations très durables. Ce sont des gens sur qui je compte et qui comptent sur moi. En général une fouille dure quelques années, après la fouille suit ce qu'on appelle la période des études en vue de la publication, or tout ça s'étend en général sur minimum 10 ans. Tu travailles presque avec les mêmes personnes, archéologues et conservateur, mais aussi avec les étudiants. Et n'oublie pas que c'est une vie tout à fait spéciale, c'est l'avantage d'avoir, dans un pays où auparavant je n'avais rien à faire avec personne, des amis et en même temps de me sentir comme chez moi. Les Grecs sont de toutes sortes, ils sont aussi bien des goujats, bruyants, etc. Mais peut-être que ça leur donne du charme et si ça te correspond et si tu aimes ce «cirque balkanique», tu commences à découvrir aussi des choses qui ont une valeur qu'il est impossible de ne pas reconnaître. Mais ça demande du temps et un certain genre de relations. Tu les découvres plus difficilement ou plus tard, avec le temps. Moi-même je ne peux pas dire que je me suis fait des amis Grecs dès la première année après mon arrivée là-bas. C'était nécessaire d'avoir eu à faire avec eux quelques années, d'avoir passé ensemble par beaucoup de situations, comme aussi en Roumanie. Ils sont pleins de vitalité, ils sont très malins, ils sont actifs, ils connaissent très bien leurs intérêts, ils ont aussi des qualités, aussi des défauts, comme nous tous. Mais c'est plus simple de communiquer avec eux qu'avec toutes autres personnes d'ailleurs. Après ces années passées à Paris, je crois que cette question est évidente.

Si tu me le demandes, bien sûr que tout le monde sait que je suis Roumaine. Nous avons même essayé plusieurs fois de faire ici des noyaux balkaniques. J'ai un ami qui est archéologue à Lemnos, il fouille à Lemnos, une île au nord de la mer Egée, donc plus proche de nous, il a appelé un garçon de Bulgarie, il m'a appelé

moi en tant que Roumaine, il a appelé une fille de Serbie, tout en essayant de cette manière de rassembler plusieurs populations des Balkans. Jamais je n'ai essayé de dire autre chose parce que je n'en vois pas l'intérêt. Je suis citoyenne grecque, mais quand quelqu'un te demande qu'est-ce que tu es, tu ne dis pas que tu es Grecque, tu dis que tu es Roumaine, parce qu'il te le demande ; moi je ne parle pas comme les Grecs, ni ne leur ressemble de visage. Mais aussi des étrangers avec qui je travaille me demandent d'où je viens, c'est alors normal que je leur réponde que je viens de Roumanie. Bien sûr qu'aussi là-bas il y a l'opinion que nous sommes des Tziganes, que nous sommes des voleurs, que nous sommes des putes, que nous sommes tout ce que tu veux. L'année passée quand je suis allée en Crète où je vais depuis 10 ans dans le même village, un petit village misérable sans au moins une *platie*, l'endroit vital du village grec

tu te rends compte quelle misère de village c'est, quand je suis arrivée, ils me dirent que s'ils ne m'avaient pas connu, ils auraient pensé que toutes les Roumaines étaient des putes. C'est bien tombé, mais parce que je les connaissais depuis tant de temps... Et puis en Crète je pense qu'il y a plus de cinq mille Roumaines qui ne font en effet pas autre chose. Malheureusement, elles sont à la deuxième place, la première place est pour les Russes. Alors tu te sens mal quand on te dit que tu es d'un peuple de putes, au moins sois le premier, mais tu apprends que les Russes sont les meilleures ! C'est ce qu'on voit, c'est à dire qu'il y a les hommes qui viennent aux travaux, ils travaillent beaucoup et ils sont contents. Ils volent aussi et ils pillent, et ils violent, et je ne sais pas quoi encore, mais ça c'est une poignée d'hommes ; la plupart des Roumains viennent travailler et ils ont finalement de très bonnes relations avec ceux qui leur offrent



du travail. J'ai entendu maintes fois des choses tout à fait merveilleuses. En général, ce sont des jeunes, jusqu'à 25 ans je pense, qui viennent faire la cueillette des olives. Les Grecs sont très très contents d'eux. Mais pour les femmes en général, la réaction est celle-ci. Ce n'est pas plaisant mais c'est une réalité. C'est un pain facile à obtenir, c'est une affaire très bien organisée à ce que je comprends, alors tu ne peux pas croire qu'il s'agit d'un phénomène qui disparaîtra dès demain, malheureusement.

A propos de ma maison, ce que j'aime le plus c'est que j'habite dans un petit quartier. Il existe encore ce genre de quartier, ce qui est très agréable, les Grecs appellent ça *guitonia*, ça vient de *guitonos*, ce qui veut dire voisin. Voisinage, disons plutôt. Une sousdivision du quartier en fait, où tout le monde connaît tout le monde, le boulanger, le vendeur de fruit, celui qui tient le petit magasin où tu vas lorsque tu as une urgence et que tu n'as pas le temps d'aller au supermarché, celui qui tient le café, celui qui tient le kiosque. Ce sont plus ou moins là les choses vitales. Et alors j'ai eu la chance de trouver ce petit quartier juste au centre d'Athènes, l'endroit où se passent les petits commérages, car c'est, je crois, la dernière manifestation de ce genre de choses qui persiste dans une très grande ville. C'est à dire que quand tu vas chercher le pain, tu parles avec le boulanger, comment va-t-il, comment vont ses enfants, s'il a encore mal aux dents, où il est allé, de ce dont il a besoin, puis moi je lui dis quand je viens, quand je pars, où j'ai été. Ils me demandent, parce qu'ils savent si je ne viens pas pendant trois jours chercher le pain, où j'ai été, ce que j'ai fait, et ainsi de suite. A la pharmacie, tu vas, tu parles une demi-heure et seulement après tu prends ton aspirine. Chez l'épicier, exactement la même chose et c'est très agréable. Là où j'habite, il y a des maisons et il y a des immeubles assez petits, avec deux ou trois étages. C'est une petite oasis à côté du stade de marbre *Kalimarmaro*, c'est en face du parc à côté du Parlement de *Syntagma*, à 20 minutes de l'Acropole. C'est juste au centre, ce qui est

pour moi une aubaine, parce que je peux aller partout à pied et en même temps je bénéficie de toutes ces choses qui ont leur charme et qui d'une certaine manière me sont chers.

En ce qui concerne l'intérieur de la maison, il a fallu que je m'adapte à l'endroit et n'oublie pas que moi je suis plutôt une nomade, donc si je pense bien je n'ai pas un coin ou un objet qui me rappelle la Roumanie. En échange j'ai une chambre entière où j'ai installé mon bureau, si je puis dire, où j'ai essayé de m'adapter ; je travaille à la maison seulement pendant l'hiver donc je ne peux pas dire qu'il y a une trace de souvenir de Roumanie chez moi, d'autant plus que ce que je fais ici est tout à fait nouveau par rapport à ce que je faisais là-bas.

Les maisons grecques sont bien sur aménagées en fonction des catégories sociales et des occupations. Mais ce qui caractérise assez tristement les maisons, c'est l'absence de bibliothèques. Ce que tu voyais chez nous, quand tu te promenais le soir en regardant par les fenêtres des maisons des gens et que tu voyais les murs couverts de livres, en Grèce tu ne vois ça que seulement chez peu de gens. En effet tu ne vois guère de livres et ça c'est une chose très triste dans une maison. Il y a aussi peu de maison avec des objets anciens et beaux. Les Grecs sont fous des objets neufs, ils les jettent et les abandonnent au bout de deux ou trois ans et ils feraient n'importe quoi pour avoir à la maison seulement des objets neufs, à la mode. Demain ils sont capables de jeter ce qu'ils ont acheté aujourd'hui, pour avoir uniquement tout ce qu'il y a de neuf, ce qui est visible aussi aux vêtements et aux comportements. C'est un «communisme» mené jusqu'à l'excès et qui ne s'arrêtera peut-être seulement qu'à cause des restrictions financières. Mais pour le moment c'est très visible tant dans les villes que dans les villages. Tu vois des maisons de paysans avec des cuisines les plus au point avec des objets qu'on trouve au grand magasin d'Athènes, avec, pour tous, les mêmes objets, les mêmes types de téléviseurs, de vidéos, et autres bagatelles. L'objet les lie très peu à un

certain passé. Ils ont la maison paternelle à laquelle ils tiennent beaucoup et qu'ils appellent *to patrico mou*, c'est à dire des parents, ancestrale. Mais l'objet, moins. Dans le fond, c'est important ce désir pour la nouveauté. Peut-être que c'est la réaction de celui qui a manqué de presque tout. N'oublie pas que la Grèce est passé par une période de pauvreté affreuse, pendant la guerre et juste après la guerre, puis est venu le plan Marshall grâce auquel ils ont bénéficiés d'une brusque prospérité économique et de plus de bien être, c'est alors qu'ils se sont jetés sur les choses neuves. C'est un bien être qui est venu d'un coup sur une misère noire, parce qu'auparavant on mourrait de faim en Grèce, n'oublie pas. Il y a encore aussi une population nombreuse qui est partie des îles, qui est partie des villages et qui a fait des efforts pour se détacher de tout ce que rappelait le lieu d'où ils étaient partis et ils ont fait tout ce qui était possible pour ne pas se différencier des autres de la ville. On en fini avec les objets anciens et il y a une sorte d'uniformité qui n'a pas de charme. En général, les maisons n'ont pas de charme et ça je peux le dire. Certes il y a le charme de la lumière, de l'architecture spécifique, enfin il y a aussi d'autres choses, mais ce que tu as ici, le charme des maisons d'ici de Roumanie, pleine de vieilles choses, des choses héritées, y compris avec leur histoire, soignées, aimées, ça n'existe pas là-bas. Je ne peux pas dire que c'est valable à cent pour cent, mais en général, de la même manière que tu te promène à Bucarest en regardant dans les maisons des gens, tu verras là-bas que tout ce qui est neuf est le plus visible et le plus uniforme. C'est un peu dommage. Et on jette beaucoup, partout en Grèce.

A Athènes il y a une communauté roumaine, mais je n'ai aucun contact avec elle et je ne peux rien te dire sur ses activités. Ici, il y a des Grecs qui ont vécu en Roumanie et ils se considèrent Grecs de Roumanie, ce sont des Grecs qui se sont réfugiés pendant la guerre civile puis qui sont revenus. Il y a très peu de Roumains authentiques. Et ce que j'imagine être une associa-

tion, je pense qu'il s'agit plutôt de Grecs qui ont habités la Roumanie avant la guerre. Ce sont en général des personnes âgées avec lesquelles je n'ai pas beaucoup à voir, qui ont connu la Roumanie d'avant guerre, que moi je n'ai pas connu, seulement par des histoires. C'est le motif pour lequel je ne sais rien d'eux. Je crois que moi avec encore vingt personnes, nous sommes effectivement des Roumains qui n'ont pas de parents Grecs ou qui n'ont pas une quelconque origine grecque. Et nous n'avons fait aucune sorte d'association mais nous nous voyons purement et simplement, entre nous et nous échangeons quelques mots. Autrement, bien sûr, le docteur est Roumain, parce que c'est plus facile de parler le roumain quand tu es malade, le dentiste est Roumain, mais la plupart ne sont pas des *Roumains- Roumains*. Et puisque la Grèce n'a pas été un pays d'immigration, sont aller là-bas des gens qui ont eu quelque chose pour les attirer ou les aider là-bas. Premièrement il y a la barrière de la langue, tu ne vas pas comme un fou dans un pays où la langue est absolument infernale. Ce n'est pas quelque chose que tu peux dire qu'on peut saisir à l'oreille, ou en chantant.

Moi je suis contente, je me sens autant chez moi là-bas qu'ici et je me réjouis d'avoir encore beaucoup à circuler et travailler.

Radu raconte...

Il faudrait, à ce sujet, faire quelques précisions. Mais, pour commencer, permettez-moi de rappeler que ma famille a été l'objet, dès le début du régime communiste, des «assiduités» de la Securitate.

Mon grand-père, Radu Portocală, avocat et homme politique libéral, maire de Brăila dans les années 1920, député dans plusieurs législatures et ministre dans trois gouvernements Tattarescu, a été arrêté une première fois en 1948 sous une accusation de «sabotage». Faute de preuves, il a été relâché, pour être de nouveau arrêté lors de la fameuse «nuit des digni-

taires» (5/6 mai 1950). Conduit à Sighet*, il est mort sous la torture à une date qui demeure incertaine.

Mon père, Dr. Radu Portocală, a été arrêté à son tour, le 14 avril 1952, dans le cadre du groupe des «fils d'anciens dignitaires». Il a été détenu pendant deux ans, en «régime sévère», dans les camps de travaux forcés du Canal Danube-Mer Noir et d'Onesti. Après sa libération et jusqu'à son départ en exil, en 1976, il a subi des persécutions de toutes sortes et notamment des entraves dans le déroulement de sa carrière de chercheur scientifique.

En ce qui me concerne, j'ai eu droit à une première filature à l'âge de 17 ans. D'autres ont suivi, sans que je sache à quoi était due cette attention excessive des «organes». En 1972, par exemple, j'ai été suivi pendant cinq semaines, jour et nuit, par deux équipages, comportant chacun quatre personnes. Le 4 avril 1977, la Securitate a ouvert une enquête à mon encontre. Deux officiers – le major Ionita et le lieutenant Voicu (mais qui peut savoir quels étaient leurs vrais noms !) – sont venus me chercher sur mon lieu de travail et m'ont convoqué à une «discussion». C'était l'euphémisme habituel. Durant des heures, au siège de la Securitate, la possibilité d'une condamnation pour «crime de haute trahison» a été évoquée avec insistance. À l'époque, la pratique de «l'interrogatoire ambulatoire» était devenue assez courante. Cela voulait dire qu'après une journée de «discussions amicales» le prévenu avait le droit de rentrer chez lui – pour «s'éclaircir les idées» –, mais il était obligé de revenir le lendemain. Parce que sinon...

Évidemment, je ne suis pas retourné le jour suivant, mais, par une chance extraordinaire, j'ai pu entrer en contact avec un cousin de ma mère,

ambassadeur grec qui occupait une fonction très importante dans le cadre du Ministère grec des Affaires étrangères. Il a réussi à déclencher une action politique et diplomatique très dure qui aurait abouti au blocage des relations diplomatiques entre la Grèce et la Roumanie au cas où les autorités de Bucarest ne consentaient à mon départ et, bien entendu, également au départ de ma famille proche. Cette intervention étrangère a eu le don de tempérer le zèle de la Securitate (qui a, quand même, continué pendant deux mois les écoutes téléphoniques et une filature visible – technique de pression psychologique très efficace.) Après trois mois de négociations au plus haut niveau (le président de la Grèce a envoyé un message à Ceaucescu lui demandant de nous laisser partir), j'ai été appelé au service des passeports (rue Nicolae Iorga), où un personnage qui agissait sous le nom de Ungureanu m'a remis mon passeport et m'a dit : «La Roumanie n'expulse personne, mais votre avion est demain.» Comme j'avais un visa grec permanent, j'ai pu partir dans les délais impartis.

Donc, je n'ai pas été en prison, mais je pourrais dire que, sans l'avoir voulu, je me suis trouvé plusieurs fois juste devant sa porte.

J'ai vécu en Grèce de 1977 à 1982, lorsque je me suis installé en France. En 1985, je me suis lancé dans le journalisme, ce qui m'a remis dans l'attention de la Securitate. J'ai eu droit à des menaces téléphoniques et par écrit, mon appartement a été «visité» en mon absence et on m'a laissé des signes visibles de ces visites, et, au début de 1989, j'ai eu droit à quelques semaines de filature.

Traduit par Petre Popvăt et Thomas Hott

* Ville roumaine où il se trouvait une célèbre prison communiste.